



CONSELLO
DA CULTURA
GALEGA

SEMINARIO INTERDISCIPLINAR
O(S) SENTIDO(S) DA(S) CULTURA(S)
COORDINADO POR RAMÓN MAIZ

VILLE ET ESPACE POSTMODERNES

Michel Maffesoli

Martes, 2 de marzo de 2010

17:00 horas

Consello da Cultura Galega



Michel Maffesoli

Michel Maffesoli (Hérault, Francia, 1944) está considerado un dos fundadores da socioloxía do cotidiano. Coñecido polas súas análises sobre a postmodernidade e o imaxinario, exerce de catedrático, desde 1981, na Universidade da Sorbona. Director da revista internacional de Ciencias Humanas e Sociais Societés.

Entre as súas obras destaca *Lógica de la dominación* (1977), *La violencia totalitaria: ensayo de antropología política* (1982), *El tiempo de las tribus* (1990), *De la orgía: una aproximación sociológica* (1996), *Elogio de la razón sensible: una visión intuitiva del mundo contemporáneo* (1997), *El instante eterno. El retorno de lo trágico en las sociedades postmodernas* (2001), *La tajada del diablo. Compendio de subversión postmoderna* (2002), *El nomadismo: vagabundeos iniciáticos* (2004), *La transformación de lo político. La trivialización del mundo postmoderno* (2005) e *En el crisol de las apariencias: para una ética de la estética* (2007).



VILLE ET ESPACE POSTMODERNES

Michel Maffesoli

La socialité, celle du « monde de la vie » ne se réduit pas un social se déduisant par simple raisonnement. Elle repose sur le partage des images . Pour reprendre ce terme qui, selon M. Weber, caractérisait la communauté, ce qui est en jeu est de l'ordre de *l'émotionnel*.

L'émotionnalité échappe à l'injonction morale. Elle repose sur un « socle anté-prédicatif, pré-catégoriel ». Les théâtralités corporelles se vivent au jour le jour dans les rituels vestimentaires, ou s'exprimant d'une manière paroxystique dans les nombreuses « parades » urbaines soulignent un « ordo amoris » (M. Scheler) où prédomine un fort sentiment d'appartenance.

Reconnaître qu'il y a dans le corporéisme et l'imaginaire ambiants une impulsion vitaliste alliant le matériel et le spirituel. L'intellectualisme ou le rationalisme, encore, dominant, du moins institutionnellement, s'est toujours employé à séparer les différentes sphères de l'humaine nature. Or, le propre de la vie organique repose sur la richesse d'une telle conjugaison. Ainsi tout comme « l'esprit du vin » est en constante relation avec la matière (terroir, cépage), il existe une subtile alchimie entre le travail sur le corps : habillement, phénomènes de mode, toutes choses propres à la vie urbaine, et la constitution d'un esprit commun, d'une reliance imaginaire.

On peut même dire que c'est dans la théâtralité urbaine que s'opère une expérience de l'être collectif.

Ce qui affleure à la surface, tel un idéogramme, est un inconscient archétypal auquel tout un chacun communique. Le signe devient symbole, et fait surgir l'autre côté, immatériel, des choses.

Karl Jaspers fait référence, dans nombres de ses analyses, à la « communication existentielle » comme fondement de toute culture. J'ajouterai que celle-ci est toujours, en son moment fondateur, anomique. Elle contrevient aux normes établies, elle renoue souvent avec des valeurs anciennes. Elle est choquante, voire provocatrice en ce qu'elle n'obéit plus aux injonctions, communément admises, de la vie sociale. Mais sans vouloir la canoniser *a priori*, une telle anomie ne laisse pas d'être instructive pour ceux qui font de la lucidité une marque de la noblesse d'esprit.

Le retour de l'organique dans la vie de nos sociétés, c'est-à-dire à cette conjonction de ces choses opposées que sont l'âme et la matière, en appelle à une pensée organique. Je veux dire par là une attitude phénoménologique qui sache, en prenant en compte les images, qualifier avant de légiférer. Le souci des dénominations exactes étant, on le sait de longue mémoire, le fondement même de la nécessaire organisation sociale. Mais celle-ci ne peut pas se faire à contresens.

Les éthiques particulières, que l'on peut observer dans la ville postmoderne, relient matérialisme et spiritualisme. Et, comme en d'autres étapes d'effervescence culturelle cela crée une sorte de réalisme magique laissant pantois l'ensemble des observateurs sociaux. « Hommes théoriques » (Nietzsche), ceux-ci ont bien du mal à saisir la fringale de vie en ses aspects incarnés.

L'exacerbation du corps individuel dans le cadre d'un corps collectif renvoie à une autre forme du lien social à forte composante « lococentrique ». C'est, en effet, l'espace de la ville qui prévaut. Espace du corps propre que l'on travaille à loisir, que l'on habille pour la prière, que l'on pare pour le plaisir, que l'on mutile pour une jouissance douloureuse. Territoire du corps tribal que l'on s'emploie à conquérir et que l'on défend contre toutes formes d'intrusion. Dans tous les cas, espaces symboliques générant et confortant le lien. C'est cela que l'on peut appeler la « *reliance* imaginale » .

J'ai, souvent, signalé ce glissement du « logocentrisme » vers le « lococentrisme » en rappelant qu'il est des époques où le *lieu fait lien*. Éthique plus proche de l'espace, de la simplicité des relations, *Reliance* renouvelée et épurée par un dépassement des lois artificielles issues de la sclérose et des pesanteurs institutionnelles.

L'attitude « contemplative » qui prévaut sur la pulsion politique, propre aux générations précédentes, le fait que l'intuition dans les rapports sociaux prend le pas sur les associations réfléchies (parti, syndicats), le fait de privilégier toutes les occasions de « transport » (transports festifs, effervescences diverses), tout cela crée une atmosphère spécifique où le sujet substantiel qui, dans la tradition occidentale, nous était familière, n'a plus grande importance. Le subjectif tend à céder la place au « trajectif » (Gilbert . Durand). C'est-à-dire à la *connaissance* directe de l'intime liaison de toutes choses.

«Correspondance» (dans le sens poétique du terme) intuitive, *reliance* aux autres et à l'espace environnant de la ville postmoderne, tout cela se traduit, trivialement parlant, dans le fait « d'être transporté », de « s'éclater » ou d'avoir le « feeling ». La liste est longue de ces

expressions exprimant le dépassement d'une logique discursive, et soulignent la calme violence du flux vital. On peut, certes, s'en offusquer. Il n'en reste pas moins que *l'impératif catégorique* de la morale établie laisse, de plus en plus, la place à la mise en pratique de petites libertés interstitielles où domine une forme de joyeux immoralisme. C'est bien cela « *l'ordo amoris* » (M. Scheler) cause et effet des multiples extases sociétales dont la ville nous donne de multiples exemples .

On peut rapprocher cela des intuitions de Bergson : le passage du statique au dynamique, du clos à l'ouvert, d'une vie routinière à la vie mystique . Cela éclaire bien, théoriquement, toutes ces situations empiriques où la *formule* conceptuelle (politique, sociale) cède la place à une *forme* opératoire. Une forme communautaire où tout un chacun ne cherche plus sa singularité, n'affirme plus sa spécificité, mais s'emploie, concrètement, à ne plus faire qu'un avec l'objet qui lui ou auquel il appartient. Une forme reposant, essentiellement, sur l'image .

Pierres vivantes d'un temple immatériel où l'on se « sent » bien. Construction symbolique où tout en semble fait corps. Demeure réelle ou virtuelle assurant protection et réconfort. Les passionnés des jeux informatiques le savent bien qui recherchent, éperdument, dans les réseaux d'internet une forme de communion et qui, ainsi, créent des communautés non moins « réelles » que les regroupements sociaux, donc rationnels, proposés par la société. En ce sens, les pseudos utilisés sont comme autant de marques sur le corps propre permettant d'intégrer un corps collectif. Il y a là, souvent, une « addiction » indéniable. Mais celle-ci ne fait que signifier une ivresse collective : laisser sa trace dans la tragique impermanence du donné mondain.



Cela nous invite à suivre le *signe de piste* du nomadisme tribal contemporain, propre à la ville postmoderne, fait paradoxalement d'enracinement et d'exil. Du désir d'être et vivre *ici*, tout en ayant la nostalgie de l'ailleurs. Ne faut-il pas voir dans ce paradoxe la faillite d'une morale rationnelle de l'assignation à résidence, d'une existence close sur elle-même et, dans le même temps, l'émergence d'une éthique dynamique alliant les contraires ? Le corps et l'esprit, la raison et le sensible, l'intellect et l'imaginaire . C'est bien cela qui donne à penser.

G.Simmel, penseur aigu de la modernité, aux multiples intuitions postmodernes donne une belle métaphore du monde de la vie : le pont et la porte. Celle-ci enfermant sur soi, mettant l'accent sur l'identité, sur les institutions plurielles. Celui-là, tout au contraire, symbolisant une reliance fondamentale avec les autres et la nature. Interdépendance absolue par laquelle on peut définir la ville postmoderne.

Les historiens ont bien montré comment, au 16^{em} siècle, s'est progressivement instauré un nouvel ordre délimitant la vie des sociétés européennes. Un juriste comme Carl Schmitt va même parler d'un « Nomos de la terre ». « Nomos » plus que « loi » extérieure, désignant une logique interne par laquelle et grâce à laquelle on va définir les rapports contractuels liant chaque Etat aux autres.

Sur quoi repose ce droit ? Le pivot en est un individu autonome. Individu dont la caractéristique essentielle est d'être rationnel. Capable de penser par lui-même, et d'agir en conséquence. L'enfermement dans la cuirasse de son individualité ou, ainsi que l'indique Descartes, dans la « forteresse de son esprit », voilà bien la donnée de base de la construction moderne. Première expression de la métaphore de la porte.

La deuxième se retrouve dans toutes ces institutions, tout à la fois solides et rationnelles ; s'élaborant tout au long du dix-neuvième siècle. A cause d'elles, grâce à elles, les communautés mouvantes, plurielles, éclatées, les communautés à forte charge émotionnelle, vont laisser la place aux sociétés dont la caractéristique majeure est le fondement rationnel de tout être ensemble, celui de la ville moderne.

Et l'aboutissement d'une telle construction est l'affermissement de l'Etat-nation. De ces Etats-nations qui vont constituer l'Europe, puis, progressivement, vont contaminer le monde en son entier. Là-encore, c'est la « porte » qui symbolise, ou mieux, l'auto-conscience nationale. C'est elle, également, qui permet de comprendre ce que sont les rapports entre ces Etat-nations : chacun pour soi, chacun chez soi.

Mais, tout comme le « Nomos » moderne s'élabora à partir de la circumnavigation océanique et des découvertes que cela entraîna, de même on peut penser que la « *circumnavigation informatique* » est en train de façonner un nouveau « Nomos », une autre logique d'être ensemble. C'est cela qui est en train de s'exprimer au travers d'expressions comme « mondialisation » ou « globalisation ».

Peu importent les nuances existant entre ces termes. Ce qui est en jeu, c'est bien le nouvel imaginaire d'un nouvel ordre. Un ordre, n'étant plus « eurocentré ». Un ordre qui, *de facto* a brisé les diverses « portes » ayant délimité la forteresse moderne.

L'on sent bien, confusément, que notre civilisation est en train de vivre un saut paradigmatique. Mais l'on a du mal à en délimiter les effets, ou en évaluer les conséquences. La

métaphore du « pont » peut être un levier méthodologique pour relativiser la crainte et l'effroi suscités par les supposés méfaits de la globalisation.

Cette métaphore permet de rappeler que ce n'est pas la première fois dans les histoires humaines, qu'il y a de la circulation dans l'air du temps. Il y eut circumnavigation sur le pourtout méditerranéen avant que ne se cristallisât la culture gréco-latine. Tout comme il y eut circumnavigation océanique avant que ne se construisît la civilisation bourgeoise. Ceci permet de comprendre le « pont » que représente la toile électronique comme l'amorce d'une cyberculture planétaire. **On est là au cœur de ce qui va caractériser la ville postmoderne.**

En effet, il est impossible de bloquer les multiples connexions propres à cette cyberculture. Certes, certains pays tentent encore, de s'y employer. Mais ce processus de contamination est immaîtrisable. Car, c'est bien en terme de « viralité » qu'il convient de décrire l'impact des moteurs de recherche, celui des sites de rencontres, des forums de discussion et autres diffusions d'informations.

Le « Temps des tribus », ai-je dit, est celui du « réseau des réseaux ». C'est à dire un ordre échappant à la verticalité des institutions et favorisant l'horizontalité d'une solidarité communautaire. On se souvient de l'image du « tissu social » proposée par Durkheim. La fiction est devenue réalité. Et c'est bien en termes de « tissage » qu'il convient d'appréhender les nouvelles relations caractérisant la socialité postmoderne. Là encore, il s'agit du caractère essentiel de la ville contemporaine.

En tous les domaines : actions politiques, revendications syndicales, contestations

économiques, propagandes religieuses, discussions théoriques, la « toile » joue un rôle majeur. Il en est de même pour les divers services (santé, loisirs, tourisme) ou pour les recherches de relations amicales ou sexuelles.

En chacun de ces cas les « portes » nationales, partisans, en bref institutionnelles, laissent la place aux « ponts » suscités par les besoins et les désirs nouveaux. C'est en ce sens que s'élabore une mythologie de la « reliance » globale. Mythologie de l'interdépendance, celle des interconnexions qui sont au coeur de la ville postmoderne.